

# Erasme : le prince des humanistes et ses amis de Porrentruy

Autor(en): **Chèvre, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **77 (1974)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-557324>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Erasme

## le prince des humanistes et ses amis de Porrentruy

*par André Chèvre*

En novembre de l'année 1521, après avoir résidé en plusieurs pays déjà, Désiré Erasme de Rotterdam arrivait à Bâle pour s'y établir à demeure. L'honneur n'était pas mince pour la cité rhénane d'accueillir l'homme que toute l'élite intellectuelle en deçà des Alpes tenait pour le maître incontestable de la pensée, de l'érudition et de l'art d'écrire, le prince des belles-lettres ou de l'humanisme, comme on disait alors. Car le grand homme n'avait que l'embarras du choix pour se fixer ; les offres les plus flatteuses et les plus alléchantes lui venaient de partout, du pape et de l'empereur, des rois, des princes, des prélats et des villes. Mais Bâle était un des principaux centres de l'imprimerie et le fait détermina son choix ; c'était pour publier ses travaux chez son correspondant et ami Jean Froben, un des maîtres imprimeurs du lieu, qu'il vint là, où il avait séjourné déjà et pour les mêmes raisons, en 1514 et 1515.

La ville, au demeurant, ne manquait pas d'attraits pour un homme comme Erasme. Elle était riche. Autant que son commerce, les arts y florissaient, de l'architecture et la sculpture aux arts mineurs pratiqués dans ses nombreux et réputés ateliers d'orfèvres. Deux noms prestigieux illustraient dans cette ville la peinture et la gravure : Hans Holbein, qui fit d'Erasme un portrait célèbre, et Urs Graf, le dessinateur de génie, dont les œuvres profitaient notamment aux arts graphiques liés à la production massive du livre dans la cité. La situation privilégiée de celle-ci au coude de l'artère culturelle rhénane favorisait les rencontres, les échanges d'idées et de nouvelles. Mais surtout, en cette période particulièrement brillante de la Renaissance allemande, Bâle en était un des foyers les plus vivants. Une activité intellectuelle intense s'y déployait autour d'une université de renom, parmi un large cercle d'humanistes admirateurs d'Erasme et ses amis pour la plupart. Ainsi, entre autres, De Beatus Rhenanus, d'Écolampade, d'Hans Loriti dit Glarean et de maîtres

imprimeurs comme Jean Froben et Boniface Amerbach. Dans ces conditions, le séjour ne pouvait être que très agréable pour lui dans une ville par ailleurs bien consciente, fière et reconnaissante du regain de prestige que lui valait la présence dans ses murs du maître des maîtres ès humanisme.

Les milieux cultivés de Bâle comptaient un autre membre éminent, Christophe d'Utenheim, le prince-évêque régnant. Homme très instruit, pieux, modeste et d'une parfaite dignité de vie, d'Utenheim était également l'admirateur d'Erasme et son ami. « Allons, mon cher Erasme, lui écrivait-il en 1517, si le ciel de Bâle a pour vous plus d'attrait que d'autres, revenez à Bâle ; nous habiterons sous le même toit ; nous-même et tous nos biens seront à vous <sup>1</sup>. » Aussi, en 1521, avec son entourage, le prélat réserva-t-il un accueil chaleureux au maître qui, peu de temps après son arrivée, écrivait à un ami : « L'évêque de Bâle, son coadjuteur et beaucoup d'autres me témoignent la plus grande humanité <sup>2</sup> », entendez par là bienveillance, prévenances, admiration.

A ce moment toutefois, la position du prince-évêque devient inconfortable dans son antique résidence de Bâle. L'année 1521 est celle où la ville rompt cavalièrement les derniers liens avec son souverain en titre en se libérant du serment traditionnel d'allégeance. D'Utenheim n'est guère mieux loti là comme évêque. Cette même année est marquée par la rupture définitive de Luther avec Rome ; or le novateur jouissait de larges sympathies dans les milieux intellectuels, ecclésiastiques et bourgeois, sympathies que partageaient, du moins jusque-là, le prince-évêque lui-même, pour ne pas parler d'Erasme. La fermentation et la division des esprits vont croissant et le mouvement vers la Réforme s'accentuera pour devenir bientôt irréversible. Le vieux prélat, dont les qualités pratiques et l'énergie n'étaient pas à la hauteur de la science et de la piété, n'avait pas davantage qu'Erasme le tempérament combatif. Il s'était déjà déchargé sur ses auxiliaires des tâches administratives de sa double juridiction. En 1519, on venait de lui donner, à sa demande, un coadjuteur en la personne de Nicolas de Diesbach. Dès ce moment, d'Utenheim désertera de plus en plus son palais épiscopal pour aller séjourner en son manoir de Delémont ou plus habituellement en son château de Porrentruy, demeures assez minables à l'époque, mais havres de paix et de silence pour un homme que ses goûts portaient vers l'étude, la méditation et la solitude. Ses prédécesseurs immédiats faisaient déjà de longs séjours dans ces deux petites villes françaises de leur évêché.

En venant de Bâle à Porrentruy, le prince-évêque humaniste ne tombait nullement dans le néant en fait de culture et de vie intellectuelle. La minuscule cité avait son école ; elle y vouait même un grand soin. De plus, une petite élite s'y trouvait parmi les clercs, les bourgeois, les hôtes du château dont Nicolas de Diesbach le coadjuteur, qui était lui aussi un humaniste<sup>3</sup>, mais les animateurs en étaient les prêtres de la Confrérie Saint-Michel. De simple association pieuse paroissiale qu'elle fut à sa naissance vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, l'institution avait évolué assez vite en une confrérie sacerdotale, une sorte de chapitre de chanoines sans le titre. Ce corps influent était bien constitué avec ses statuts, ses maisons capitulaires, ses offices propres célébrés dans la grande et belle chapelle Saint-Michel qu'il s'était fait construire après 1450 en annexe de l'église Saint-Pierre où on peut l'admirer aujourd'hui encore. L'Ajoie relevant du diocèse de Besançon, la formation des clercs était comtoise ; ceux d'entre eux auxquels leurs capacités ou leurs moyens permettaient de pousser les études le faisaient du côté de Besançon ou à l'Université de Dole, chef-lieu de la Franche-Comté, alors province du Saint-Empire.

La confrérie Saint-Michel recrutait en partie ses membres à Porrentruy et dans les environs. Elle avait compté des prêtres instruits dans le passé. Tel cet Henri Monnier, chapelain organiste, dont le testament écrit en 1473 fait état de beaux ouvrages, dont certains copiés par lui-même sur parchemin. Mais c'est vers 1520 que le chapitre eut ses membres les plus éminents. L'un d'entre eux fut même d'une qualité exceptionnelle. Il s'agit de Thiébaud Biétry, curé de Porrentruy de 1516 à 1526. Cet homme savant, dont les historiens du lieu ont ignoré jusqu'au nom, avait des relations<sup>4</sup>. Il avait pour ami Christophe d'Utenheim, l'hôte du château et un peu son paroissien là-haut. Toutefois, s'il n'était l'évêque des lieux, d'Utenheim en était le souverain temporel et, à ce titre, le curé était son sujet. Mais Biétry avait d'autres relations. Et quelles relations ! N'était pas qui voulait l'ami et le correspondant du grand Erasme, et le devenir constituait pour le bénéficiaire d'un tel privilège un fameux brevet d'humanisme. Or, Thiébaud Biétry jouissait de cette faveur. Il faut donc admettre que le bagage intellectuel et le latin de ce prêtre pouvaient satisfaire aux exigences du très savant homme, latiniste accompli et parfait styliste, porté aussi à juger sur ces qualités les candidats à son estime et à son amitié.

Le curé Biétry était originaire de Porrentruy où la famille est signalée depuis le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. On sait peu de choses de lui et

seulement par quelques pièces de la correspondance d'Erasmus. Les lieux de ses études et de sa formation ne sont pas connus ; les registres des universités de Bâle et de Dole ne portent pas son nom. Ses années de ministère à Porrentruy semblent avoir été les dernières de sa vie, mais ce prêtre aura certainement rempli d'autres fonctions dans quelque ville ou importante paroisse du diocèse. On ne sait pas davantage de quand dataient ses relations avec Erasmus. La nature très étroite des liens qui l'unissent au maître en 1523 incitent à les faire remonter au-delà de l'arrivée de ce dernier à Bâle en 1521. Les deux hommes ont peut-être fait connaissance en Italie au début du siècle. A l'époque, les jeunes clercs avaient coutume, leurs études plus ou moins achevées, de passer les Alpes pour en revenir avec un bonnet de docteur cueilli au passage dans quelque une des célèbres universités de la péninsule. Erasmus lui-même l'avait fait à Turin en 1507 et c'est en Italie, à Rome notamment, qu'il avait connu pour la première fois plus d'un de ses amis. Certains indices laisseraient entendre que ce fut peut-être le cas pour Thiébaud Biétry. En 1523, notre curé sollicitait d'Erasmus une faveur particulière, soit le texte d'une messe en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. Le culte de la Vierge sous ce vocable n'était alors pas ou peu connu dans nos régions, même si l'événement légendaire qui lui avait donné naissance remontait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Mais cette dévotion était déjà populaire en Italie depuis le XV<sup>e</sup> siècle en tout cas et Lorette figurait sur la liste des lieux à visiter là-bas. Or, le curé de Porrentruy célébrait chez lui la fête de Notre-Dame de Lorette. Sa dévotion particulière peut fort bien avoir eu pour origine un pèlerinage à ce lieu saint des Marches d'Ancône.

La requête de Biétry à Erasmus sortait de l'ordinaire à plus d'un titre. Il est vrai que les disciples et amis du maître ne faisaient jamais en vain appel à lui ; mais outre que ses nombreux et gros travaux d'érudition l'accaparaient au dernier point, le genre de service demandé par le curé n'était guère son fait. Erasmus n'avait rien contre la vraie dévotion qui n'est que la piété authentique. Il n'avait rien non plus contre une dévotion mariale bien comprise, sobre et raisonnable. Mais les dévotions n'étaient pas son affaire, surtout si elles reposaient sur une légende comme c'était le cas pour Lorette. Il avait, dans le passé, et à maintes reprises, exercé une critique acerbe non seulement contre les abus dans l'Eglise, contre les mœurs cléricales et monastiques de l'époque, mais en général contre les formes extérieures du culte et ses exagérations à la fin du moyen âge. Il savait qu'en déférant au vœu du curé de Porren-

truy, il allait prêter le flanc aux critiques, à l'ironie de ses adversaires et même de ses amis humanistes. Il ne crut cependant pas devoir se dérober et composa tout exprès pour Thiébaud Biétry le texte de cette messe de Notre-Dame de Lorette. Non sans prendre quelques précautions. Aucune allusion là à la légende relative à ce lieu de pèlerinage et le titre de la messe est significatif : *Liturgie de la Vierge Mère vénérée à Lorette*. Le texte est dans la bonne tradition des messes mariales avec, pour lectures, un passage d'Ezéchiel et l'évangile des noces de Cana. Les autres parties, antiennes, collectes ou oraisons sont d'Erasme qui ajouta une séquence, morceau poético-religieux dont l'auteur n'était pas familier ; mais il s'en tire fort bien ici en jouant, comme dans l'introït, sur le sens présumé du mot Lorette (Laurette, de *lauretum*, lieu où prospère le laurier).

La lettre préface qui accompagnait cette « liturgie » est datée d'octobre 1523. Elle trahit l'embarras du maître qui ne manque pas de souligner à l'intention du destinataire la nature insolite et le poids de la faveur accordée<sup>7</sup>. « Après cela, lui dit-il, attendez-vous à voir Erasme aller, sur votre ordre, danser sur la place publique. » Mais que cet ami curé sache bien que sa dette envers lui pour sa complaisance sera d'autant plus grande que peu de gens approuveront l'entreprise. Pour racheter quelque peu sa « faiblesse », Erasme profite de l'occasion pour donner à son disciple et ami une bonne leçon de pastorale : « Les hymnes et les cantiques, c'est bien, écrit-il, à condition que celui qui chante de bouche le fasse aussi de cœur. Si les bergers pensaient que le chant engraisse les brebis, ils ne feraient que chanter » ; mais ils savent que sous peine de les voir périr de faim au bercail, il faut les conduire au pâturage et s'en occuper. Il ne serait pas convenable que des pâtres se montrent plus avisés que des pasteurs d'âme. Et que le curé n'aille pas dire qu'il n'est pas docteur en théologie. Qu'il enseigne ce que Jésus a donné, qu'il procure à ses ouailles la nourriture spirituelle de l'évangile ; en le faisant, il pourra constater qu'aujourd'hui aussi, avec quelques pains et moins encore de petits poissons, il est possible de nourrir des milliers de personnes.

Contrairement à ce que pensait Erasme, sa messe de Lorette eut un succès immédiat et considérable, surtout après que le curé Biétry eut obtenu, sur d'instantes démarches<sup>8</sup>, d'Antoine de Vergy, l'archevêque de Besançon, une recommandation accompagnée d'une indulgence de quarante jours pour tout prêtre qui en ferait usage. La première édition rapidement épuisée fut suivie d'une seconde en 1525. Erasme compléta celle-ci par une homélie, une « conciuncula »,

c'est-à-dire un « petit sermon » dont, au demeurant, la simple lecture faite d'un débit normal tient à peine en une demi-heure... Mais le morceau est très beau ; il est révélateur de l'idée que se faisait l'auteur de la vraie dévotion mariale : les formes extérieures et les louanges ne sont pas l'essentiel ; la manière authentique d'honorer Marie la Mère de Dieu, c'est d'imiter sa vie et ses vertus <sup>9</sup>.

La lettre préface à cette nouvelle édition de la messe avait été aussi revue et augmentée <sup>10</sup>. L'auteur revient sur les thèmes qui lui tenaient à cœur. « Vous me faites faire des folies, ami Biétry, dit-il, et vous me feriez, je crois, danser la danse du Cyclope ; en revanche, je ne puis obtenir de vous que, de chanter à l'ancienne mode, vous deveniez un homme d'Eglise nouveau. » De toutes parts, poursuit-il, et sur les instruments les plus divers, des musiciens importunent la Vierge qui, Elle, entend chaque jour les chœurs des anges, un peu plus harmonieux que les nôtres sauf erreur... Mais par ailleurs, dans les villages et même dans beaucoup de villes, les gens sont laissés dans une ignorance crasse de la doctrine chrétienne. Ils entendent souvent le vacarme des voix et des instruments, mais jamais ou très rarement les paroles de l'évangile. Le luth d'Amphion et la lyre d'Orphée possédaient, dit-on, un extraordinaire pouvoir d'enchantement ; mais combien plus la harpe de David qui par ses accents avait coutume de chasser de Saül l'esprit mauvais ! Et combien plus efficace encore la lyre de l'évangile ! Certes, ajoute le maître, l'homme d'Eglise qui brille aux yeux de ses ouailles par l'exemple d'une vie simple, sobre et chaste accomplit une part importante de ses devoirs. Car la vie aussi a son éloquence et il reconnaît que sur ce point, le curé de Porrentruy est irréprochable. Certains compensent ainsi par une grande sainteté de vie leur incapacité de prêcher. Mais Erasme ne peut souffrir que son ami, capable d'assumer les deux obligations, ne soit pasteur qu'à demi. Car finalement, dit-il, les vraies fleurs que la Vierge aimera voir éclore dans son jardin de Lorette, ce sont les âmes amenées en grand nombre à son Fils par la parole de l'évangile.

La leçon était directe et belle. On reconnaît là le souci majeur de l'humaniste chrétien : la réforme de l'Eglise par un retour à la parole de Dieu ; mais dans la fidélité, malgré tout, à l'Eglise même imparfaite, en quoi Erasme se distance à ce moment et de plus en plus de Luther et de ses imitateurs avec lesquels il avait fait un long bout de chemin sur la voie de l'évangélisme. De plus, ces lettres préfaces jettent quelque lumière sur la personne de Thiébaud Biétry, curé de Porrentruy. Elles témoignent d'abord des rapports vraiment

étroits, de l'amitié réelle qui le liait au grand homme. Si l'un n'hésite pas à requérir un service, l'autre ne sait s'y refuser. Biétry apparaît là comme un prêtre instruit, peut-être docteur en droit puisqu'il semble se défendre de l'être en théologie. C'est un prêtre digne, pieux, zélé aussi, mais à sa manière qui est encore trop médiévale au goût d'Erasme. Il est trop attaché aux formes extérieures du culte, aux cérémonies, à la récitation et au chant des offices, mais insuffisamment conscient d'un autre devoir essentiel de son ministère, une prédication solide fondée sur l'évangile.

Les relations entre les deux hommes ne se limitaient pas à la correspondance. Biétry se rendait assez régulièrement à Bâle auprès d'Erasme. Mais ce dernier ne quittait pratiquement pas la ville. Casanier, il l'était par nécessité plus que par goût, ses travaux et la correction des épreuves de ses publications chez Froben ne lui laissant que très peu de loisirs. De plus, le maître souffrait d'infirmités, pituite (gastrite) et gravelle, dont la fréquence des crises allait croissant. Tout bouleversement dans ses habitudes de vie avait pour effet presque fatal un retour de ces crises. Tout de même, Erasme vint au moins une fois à Porrentruy et le déroulement du voyage qui fut l'occasion de son passage en cette ville ne manque pas de piquant.

Erasme souhaitait revoir Christophe d'Utenheim, le prince-évêque son ami, « ce bon vieillard, dit-il, exemple de toutes les vertus ». D'autre part, des invitations pressantes et répétées lui venaient d'un vieil ami de Besançon, Ferry Carondelet, l'archidiacre du chapitre, titre et dignité que le grand et fastueux prélat cumulait avec un tas d'autres titres, prébendes et bénéfices dont le moindre n'était pas l'abbaye bénédictine de Montbenoît qu'il détenait en comende. Carondelet était aussi le membre le plus illustre des milieux humanistes bisontins, avec lesquels Erasme était en relation<sup>11</sup>. Les deux hommes avaient fait connaissance à Rome vers 1509 et depuis, leur amitié ne s'était pas démentie. En 1524, pour répondre à ces invitations, pour secouer aussi un engourdissement provoqué par une longue immobilité en chambre, la saison et l'aménité du temps l'y incitant, Erasme se décida au voyage de Besançon<sup>12</sup>. Il partit à cheval, après Pâques, accompagné de deux serviteurs, à la fois valets, écuyers et secrétaires. La première étape le conduisit à Porrentruy où il descendit non pas au château, mais à la cure. La journée du lendemain fut consacrée à la visite de la cité sans doute, mais surtout aux entretiens d'amitié avec d'Utenheim. Celui-ci voulait à tout prix le retenir quelques jours auprès de lui ; il ne le laissa



finalement partir que sur la promesse formelle d'un plus long séjour à Porrentruy au retour de Besançon. Comme il était convenu sans doute, le curé Biétry se joignit à Erasme pour continuer le voyage et avec lui, deux autres prêtres de Porrentruy, un certain Richard, chapelain de Nicolas de Diesbach, qui paraît résider aussi au château, et Georges Ferriot, confrère de Saint-Michel et ancien élève de l'Université de Bâle<sup>13</sup>.

Par Damvant et Pont-de-Roide, la petite troupe se dirigea sur Clerval où elle fit halte pour la nuit. Au départ, l'hôtelier se joignit également à elle pour se rendre à Besançon. A peu de distance de cette ville, un prêtre qu'on croisa fit de même en rebroussant chemin. Mis en confiance par Thiébaud Biétry qui le connaissait peut-être, ce prêtre voulut prendre les devants, pour aller, sans doute, annoncer la grande nouvelle qu'on devine. Mais Erasme s'avisait de la manœuvre ; il le fit rappeler aussitôt et se réserva strictement le moment de révéler son identité et sa présence à Besançon. Il entendait éviter toutes réceptions, qu'il savait par expérience aussi fatigantes que fastidieuses. Une dernière et longue étape sous un ardent soleil l'avait particulièrement éprouvé. Il n'avait qu'un désir, arriver, se reposer et passer une première nuit tranquille. Mais espérer l'inconnu pour un homme de la réputation d'Erasme, c'était une gageure, sans parler de la curiosité que ne pouvait manquer d'éveiller aussitôt dans les petites cités de l'époque l'entrée d'un groupe de huit personnes à cheval. En fait la nouvelle ne tarda pas à se répandre. Elle mit en émoi toute la ville. Et le séjour à Besançon n'eut de loin pas le charme qu'on en attendait. Il tourna même à la mésaventure et à la confusion.

Tout d'abord, Ferry Carondelet, pour qui Erasme était venu tout exprès de Bâle, était absent. Dans l'incertitude probable du jour exact de l'arrivée de son hôte, il séjournait dans son abbaye de Montbenoît qu'il était en train de restaurer avec bonheur et à grands frais. Il avait toutefois laissé des ordres pour un parfait accueil de son ami chez lui à Besançon en attendant qu'aussitôt averti de l'événement, il pût accourir. La distance à franchir était tout de même d'une quinzaine de lieues, soit une soixantaine de nos kilomètres. A son arrivée, Erasme descendit chez l'official Léonard de Gruyères. Et déjà, sans lui laisser de répit, la corvée avait commencé pour lui. On lui fit de toutes parts assaut de prévenances, prélats, chanoines, conseillers de ville et maîtres d'école rivalisant de zèle, le comblant de présents en vins choisis et poisson fin et jusqu'à

*SEQUENTIA.*

**S** Ume nablum , fume citharam , Virginum decens chorus ,  
Virgo Mater est canenda virginali carmine ,  
Vocemque referent accinentes Angeli ,  
Nam Virgines amant & ipsi Virgines ,  
Junget carmina , Laureata turma ,  
Vitæ prodiga , sanguinisque quondam .  
Martyr carnificem vincit & edomat ,  
Carnem virgo , decet laurus & hunc & hanc .  
Coelitum plaudet numerosa turba ,  
Virginem Sacram canet omne Cœlum ,  
Nato Virginis unico  
Nulla est cantico gratior ,  
Ut cedrus inter arbores , quas libanus edit , eminet ,  
Sic inter omnes cœlites , virgo refulget nobilis .  
Ut inter astra Lucifer emicat ,  
Sic inter omnes lucida Virgines .  
Inter cunctorum stellantia lumina florum  
Lilia præcellunt candore , rosæque rubore ,  
Nec gratior ulla corona  
Jesu niveæ genitrici ,  
Inter odoriferas non gratior arbor ulla lauro ,  
Pacifera est , dirimens fera prælia , fulmen arcet ardens ,  
Baccas habet salubres ,  
Jugi nitet vigore .  
Esto virgo favens , qui modulis te celebrant piis ,  
Iram averte Dei , ne feriat fulmine noxios .  
Laurus esto , gaudeasque .  
Usque Lauretana dici ,  
Licet in vasti finibus orbis  
Plurima passim fumiget ara .

« Séquence » de la messe de Lorette d'Erasme.

l'avoine en surabondance pour les chevaux. A tout instant, des élèves arrivaient pour lui faire des compliments et déclamer, en latin ou autre langue, les morceaux de circonstance qu'on peut imaginer. On voulait à tout prix le retenir à demeure à Besançon. Pour cela, les chanoines lui offraient double prébende au chapitre avec une maison canoniale, à quoi le Conseil ajoutait une rente annuelle de cent florins d'or. Tous voulaient le recevoir chez eux, ou bien être reçus par lui ou admis à sa table et les tables qu'on lui préparait étaient bourguignonnes, c'est-à-dire plantureuses. Tout cela était fort honorable, mais exténuant pour Erasme qui fit ce qu'il put sinon pour s'y soustraire, du moins pour limiter les rencontres, le chiffre des convives, le nombre et la richesse des mets, protestant que sa seule chance de survie à Besançon était dans des repas brefs et frugaux. Or, même en se pliant quelque peu aux contraintes pour ne pas trop décevoir ses hôtes et déférer un brin à leurs prévenances, ce qu'il craignait se produisit. Un tel changement dans ses habitudes, alimentaires en particulier, déclencha une crise aiguë de pituite accompagnée d'un gros accès de fièvre. Plusieurs jours durant, malade et claustré dans sa chambre, il exclut toute visite, n'acceptant pour toute nourriture qu'un peu de poulet haché et de l'eau sucrée pour boisson. Dès que la fièvre amorça la descente, il n'eut qu'un souci, partir et rentrer au plus vite chez lui à Bâle. Ce qu'il fit, après avoir pris rapidement congé de ses amis et sans même attendre le principal, qui était reparti pour Montbenoît en attendant la convalescence de l'illustre malade. A son passage à Porrentruy, Erasme ne put davantage honorer la promesse faite au prince-évêque de lui consacrer quelques jours d'entretien à son retour. Il gagna Bâle au plus court, confus de la tournure humiliante et ridicule qu'avait prise ce voyage.

Dans cette aventure, pour le maître, la personne la plus utile au malade, donc la plus appréciée, fut encore Thiébaud Biétry qui fut son compagnon et son soutien et dont les précieux services se prolongèrent bien au-delà du retour à Bâle. A ses maux, en effet, et aux regrets d'avoir été à charge à ses hôtes de Besançon, s'ajoutait un tracas plus vif encore. Il lui revint de divers côtés, dans les semaines et les mois qui suivirent, que d'étranges rumeurs avaient circulé à son sujet là-bas. On disait que ses hôtes étaient très mécontents et qu'il avait quitté cette ville dans la disgrâce générale. Erasme n'eut de repos qu'après avoir tiré la chose au clair. Il voulut tout savoir des détails de son séjour en Comté, cuisinant ses deux compagnons bâlois sur tout ce qu'ils avaient fait, ouï et dit et chargeant



**AN. M. D. XXIII.**

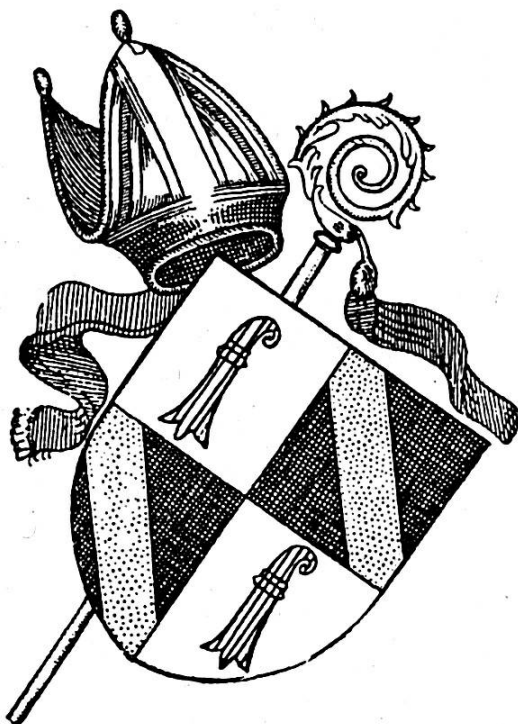
le curé de Porrentruy d'une enquête à Besançon avec rapport à lui faire ensuite à Bâle.

Ce qui l'avait le plus irrité dans ces rumeurs, c'était la mise en doute de son orthodoxie catholique et les soupçons de luthéranisme qu'on avait fait peser sur lui. De fait, le bruit n'était pas sans fondement. Au début du séjour, tous les suffrages ne lui étaient pas acquis d'emblée, même dans le milieu humaniste qui l'accueillait, car des doutes et des réserves subsistaient dans l'esprit de certains de ses membres. Toutefois, le malentendu fut rapidement dissipé, grâce à Thiébaud Biétry qui connaissait tout ce monde et jouissait manifestement de sa confiance. Dans une lettre du 28 juillet 1524, adressée à Erasme, avant d'aller en personne le trouver à Bâle, ce dernier ramenait l'affaire à ses vraies proportions. L'arrivée de la petite troupe à Besançon, dit-il, avait tout naturellement attiré l'attention et piqué la curiosité des gens sur la personne d'Erasme. Etait-il ou

non luthérien ? Telle était la question que tous se posaient. Les uns l'affirmaient, d'autres le niaient, ce qui amusait le curé de Porrentruy. Interrogé souvent lui-même sur ce point par des chanoines et des conseillers de ville, il affirma avec énergie qu'Erasme n'était pas luthérien ; et on le crut, à preuve les marques d'estime et les honneurs dont il fut comblé. Les sottises rumeurs répandues là-bas, Biétry les attribuait à certains docteurs scholastiques ennemis de tout humanisme et jaloux d'Erasme. Il s'étonne de voir celui-ci attacher tant d'importance à ce qui n'est que fable et pure invention. Pourquoi se torturer l'esprit pour si peu de choses ? Bien d'autres hommes illustres ont, avant lui, souffert des envieux, ce qui d'ailleurs est toujours un bon signe, car personne n'envie les gens de rien. « Allons ! dit alors le disciple au maître, vivez allégrement et paisiblement votre vénérable vieillesse, car envers et contre tous, et je parle sans fard, on vous tient toujours pour le roi des belles-lettres. » Et comme Erasme, qui n'avait rien sollicité, venait d'être l'objet des faveurs de Rome, sous la forme notamment d'une coquette somme en espèces, son ami curé en dit son plaisir et l'invite à profiter du bienfait. En le priant « de saluer Froben et les autres amis de Bâle » et en lui faisant part du salut de sa vieille mère, il assure que lui ne ferait pas difficulté d'accepter un présent du pape, ne fût-ce que la moitié du cadeau en cause, ce qui lui permettrait de réparer des dégâts d'incendie dans sa maison <sup>14</sup>.

L'incident de Besançon n'eut de suites fâcheuses que pour la santé d'Erasme, une crise de gravelle quasi mortelle ayant succédé à l'autre accès de maladie. La bile que lui causèrent les bruits malveillants suscités contre lui ne fut sans doute pas étrangère au réveil de ses infirmités. Il mit du temps à se calmer. Pendant des mois encore, il parlera de l'affaire dans de nombreuses lettres à ses amis. C'est d'ailleurs dans une de ces lettres, envoyée à Noël Beda une année après l'événement, que nous trouvons celui-ci raconté par le menu. Il y est précisé que les auteurs des rumeurs calomnieuses propagées contre lui venaient de luthériens vagabonds « comme on en voit partout en ce moment ». Furieux d'un écrit récent d'Erasme contre le fougueux défenseur de Luther, le chevalier de Hutten, qui l'avait attaqué, ces gens s'étaient vengés en tentant de nuire à sa réputation.

Il est certain qu'en 1524, le vieil humaniste a perdu de son prestige. On ne lui conteste pas la science, l'érudition, la maîtrise de son style, mais dans le domaine de la pensée religieuse, son rôle s'est estompé. Le fossé est désormais profond entre lui et ses anciens correspondants comme Luther, Zwingli et Oecolampade, dont les



Armes de Christophe d'Utenheim.

audaces et le fanatisme heurtent violemment son esprit. A son retour de Besançon, il trouvera à Bâle une lettre amère de Luther très irrité d'un traité du maître sur la liberté du chrétien, un sujet sur lequel les conceptions des deux hommes sont diamétralement opposées.

D'autre part, du côté catholique, une pression de plus en plus grande est exercée sur Erasme pour l'amener à prendre parti, à se faire le champion de la vieille Eglise contre les novateurs. On a voulu voir dans le texte de la messe composée à la demande du curé de Porrentruy une sorte de gage donné à ces milieux pour les calmer quelque peu. A tort d'ailleurs. Car, ainsi que le craignait Erasme, l'entreprise avait rendu songeurs même ses amis humanistes fidèles à l'Eglise. « Si j'ose exprimer mon sentiment sans offenser personne, écrivait Zazius, le savant professeur de droit à l'Université de Fribourg-en-Brisgovie, je me demande avec étonnement quel astre a bien pu inciter le grand Erasme à enfermer à Lorette la Vierge qu'on nous dit habiter les cieux. Plût au ciel que ces Italiens crédules eussent gardé pour eux leur Lorette <sup>15</sup> ! »

Il va de soi qu'après comme avant 1524, les meilleures relations subsistèrent entre le maître bâlois et ses amis bruntrutains ou comtois. La grande déception éprouvée à Besançon, c'était uniquement de

n'avoir pu profiter pleinement de sa présence et de ses entretiens. Ferry Carondelet, esprit très ouvert, ne s'était en rien formalisé des rumeurs qui avaient couru. Peu de temps après ces incidents, il invitait à nouveau son ami à venir le voir et Erasme, dans sa réponse du 7 septembre 1524, n'exclut nullement un autre voyage en Comté quand sa santé le lui permettrait et que ses travaux lui laisseraient quelque répit. En attendant, il sollicita l'archidiacre pour un service, une petite affaire, dont le curé de Porrentruy serait le courtier. Ayant rapporté de Besançon deux tonnelets de vin de Bourgogne, en fait du vin d'Arbois, il constata, au moment de s'en servir, que le contenu de l'un avait tourné et que celui de l'autre virait déjà à l'aigre. Il s'agissait donc de renouveler la provision. Le maître désirait « un rosé pas trop ardent mais vieux et velouté »<sup>16</sup>. Il préférait à d'autres ces vins de Bourgogne qu'un jour il qualifiait généreusement de liquoreux, suaves, nobles, amis de l'estomac, égayant l'humeur et stimulant l'esprit, pour les opposer plaisamment et du même trait aux vins du Rhin qu'il disait faibles, âcres, verts, cruels, désagréables et juste bons pour des hérétiques... Thiébaud Biétry, « notre Biétry », comme dit la lettre d'Erasme à Carondelet, était chargé du paiement de la marchandise et de son acheminement vers Bâle.

Des rapports particulièrement chaleureux continueront d'exister entre Erasme et ses amis de Porrentruy. L'échange de bons offices aussi se poursuit. En juillet 1524, Christophe d'Utenheim, qui venait d'ériger dans sa demeure de Delémont une chapelle dédiée à la Divine Miséricorde, lui demande d'écrire un sermon, un petit traité sur le sujet. Ce qu'il obtint aussitôt. Le texte ravit le prince-évêque qui remercie vivement l'auteur, cet « Erasme de Rotterdam, homme à nul autre pareil, ce théologien et ce très cher frère dans le Christ »<sup>17</sup>. Quant à Thiébaud Biétry, il ne cesse de mettre à contribution le vieil humaniste qui avoue en 1525 avoir fait déjà « tant de fois » des folies pour son ami. Les textes du grand homme, écrits pour ses correspondants de Porrentruy, ne nous sont malheureusement pas parvenus, sauf celui de la messe de Lorette. En 1526 encore, le curé reçut de lui, sur un sujet qu'on ignore et à sa demande, un texte qui le plongea dans l'admiration, un vrai morceau d'école, disait-il le 11 octobre, en exprimant sa gratitude et non sans s'excuser de l'importuner ainsi et de lui casser la tête par ses fréquentes missives. C'est néanmoins « avec courage et confiance » qu'il s'adresse à lui. De plus, « en ces temps pestilentiels », l'amitié l'oblige d'assurer de son filial réconfort le maître engagé à ce moment dans une



âpre controverse avec juifs et rabbins. « Je m'étonne de leur folie, écrit le curé, mais quoi qu'ils fassent, vous sortez aisément vainqueur avec l'Église car vous n'êtes nullement en désaccord avec Elle. A mon avis, c'est à cause de criminels de cette espèce que Dieu a permis le luthéranisme »<sup>18</sup>.

Après 1526, les documents sont muets sur notre sujet. Thiébaud Biétry disparaît, semble-t-il, à la fin de cette année. Christophe d'Utenheim s'éteindra au château le 13 mars de l'année suivante pour être inhumé dans l'église Saint-Marcel de Delémont. A Bâle et ailleurs, les événements ne sont pas pour donner courage à Erasme, en butte à la jalousie des imprimeurs et aux attaques des partisans de la Réforme. En 1526, l'année où son ami Rhenanus quitte Bâle, il se plaint jusqu'à la diète des XIII cantons à Baden de l'abus que les sectes font de son nom utilisé pour cautionner leurs doctrines<sup>19</sup>. En ville de Bâle, la situation religieuse se dégradait rapidement. Un parti modéré majoritaire parvint à éviter le pire jusqu'en 1527, mais Oecolampade et les siens l'emportèrent en 1528, après que la Réforme eut triomphé à Zurich et à Berne. La décision officielle intervint à Bâle au début de 1529 ; elle fut accompagnée, les 2 et 3 février, de scènes de violence iconoclastes dont fut victime d'un coup le trésor artistique de la cathédrale et des églises de la ville. L'atmosphère devint intenable pour Erasme et ses amis restés catholiques comme Glarean ; ils émigrèrent à Fribourg, en terre autrichienne. Erasme avait, semble-t-il, envisagé aussi Besançon comme lieu de refuge. En 1531, il prenait comme secrétaire à Fribourg un jeune clerc comtois venu là pour suivre les cours de l'université de cette ville<sup>20</sup>. Cet homme, Gilbert Cousin, originaire de Nozeroy, resta à son service jusqu'en 1535, l'année où il retourna chez lui pour y passer une vie tranquille et confortable de chanoine au chapitre du lieu. Cette même année, Erasme retournait à Bâle où Jean Froben n'avait pas cessé d'imprimer ses travaux. Il y meurt l'année suivante, entouré du respect des autorités qui le firent inhumér dans la cathédrale où l'on peut encore voir son tombeau.

Ajoutons qu'à Porrentruy, les traditions scolaires et intellectuelles ne cessèrent pas avec la disparition de leurs brillants protagonistes des années 1520. Stimulés par leur exemple, les confrères de Saint-Michel, les bourgeois instruits et d'autres personnes, notamment du château où résidaient à demeure les princes-évêques à partir de 1529, maintinrent la flamme. Tout au long du siècle, les signes sont nombreux d'un milieu relativement cultivé et d'activités, de préoccupations culturelles<sup>21</sup>. On dénote en particulier le souci

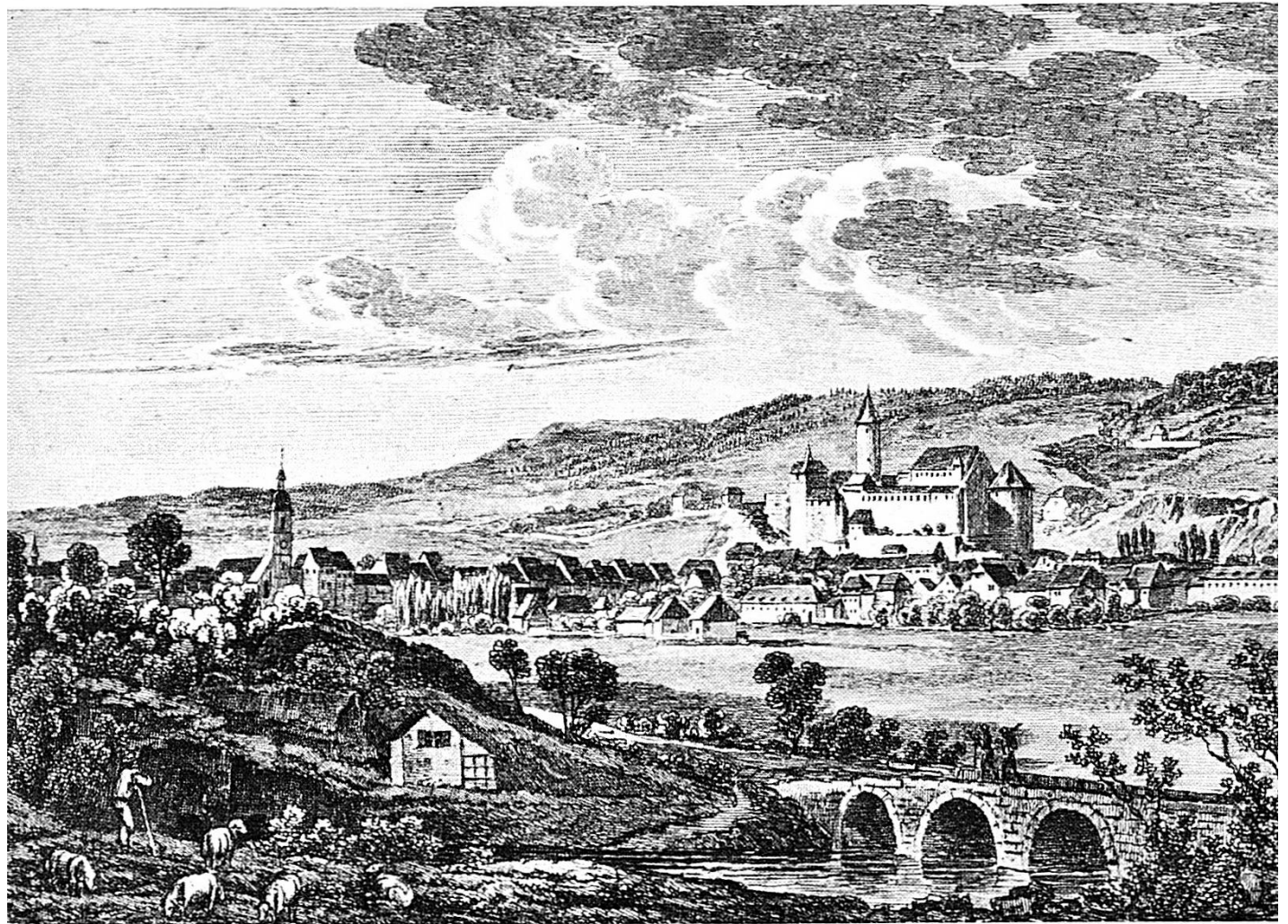
constant d'une bonne école en ville. Les maîtres ou « recteurs » venaient pour la plupart de Franche-Comté. Plusieurs d'entre eux se signalèrent par leur enseignement, mais aussi comme auteurs de poèmes, de pièces de théâtre jouées par leurs élèves devant des spectateurs à vrai dire peu exigeants en matière de littérature et d'art dramatique, mais que satisfaisaient pleinement les productions modestes de ces contemporains de Jodelle et de Garnier. Ainsi des recteurs Pierre de Clairefontaine, de Gardel, de Baiot et surtout de Pierre Mathieu. Celui-ci arriva de Pesmes à Porrentruy en 1567. Son fils Pierre, qui reçut ici sa première formation, se fit un nom plus tard à Lyon et ailleurs comme historien, juriste, poète et dramaturge, mais avant tout, à partir de 1590, comme historiographe officiel du roi Henri IV <sup>22</sup>.

Les années 1590 sont celles où un prince-évêque humaniste, Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, ancien élève de Glarean à Fribourg, dota la résidence d'un beau et renommé collège. Quelques décennies plus tard, son neveu et successeur Guillaume Rinck de Baldenstein y ajoutait un pensionnat de jeunes filles non moins réputé. Après quoi, Porrentruy poursuivra sur ces lancées, jusqu'à nos jours et aujourd'hui plus que jamais, des traditions scolaires et culturelles dignes de leurs origines au temps d'Erasme, de Christophe d'Utenheim et de Thiébaud Biétry.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, après la guerre de Trente Ans, la ville fit ériger, en réalisation d'un vœu, la chapelle de Lorette que l'on connaît bien <sup>23</sup>. Aucun document ne permet de dire qu'en le faisant, on songea le moins du monde au fait marial de 1524, qu'on avait oublié sans doute. Simplement, la dévotion à Notre-Dame de Lorette était devenue très populaire aussi dans nos régions, où Thiébaud Biétry la fit connaître le premier et c'est un peu partout que surgirent, comme à Porrentruy ou à Saint-Ursanne, vers le même temps, les oratoires à la Vierge vénérée sous ce vocable. Il est probable qu'à Porrentruy, on avait maintenu la célébration de la fête depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, avec ou sans la messe d'Erasme, dont on ne possède plus le texte ici depuis longtemps.

Ce texte, nous l'avons tiré d'un gros ouvrage italien de 1733 sur Lorette et son pèlerinage <sup>24</sup>. L'auteur le fait précéder d'un avertissement prudent, révélateur de l'opinion qui prévalait à ce moment encore en Italie sur Erasme et sa pensée. Ce texte est même utilisé comme argument en faveur de l'authenticité et de la légitimité du culte rendu à Notre-Dame de Lorette. Avant même qu'à Rome on se fût intéressé aux événements de Lorette, nous dit-on, « des écri-

vains ultramontains en ont écrit et jusqu'à une plume hérétique des Pays-Bas s'est occupée de composer une liturgie pour une messe propre de la bienheureuse Vierge de Lorette à la demande d'un curé du diocèse de Besançon qui en célébrait la fête dans son église. Nous transcrivons ici cette liturgie en supposant que chez plus d'un de nos lecteurs se soit éveillée la curiosité de la lire, étant donné qu'elle ne contient rien qui participe à la foi erronée de son auteur ». Voilà qui, à coup sûr, eût fait bondir maître Thiébaud Biétry, curé de Porrentruy, ami du grand Erasme et garant de son orthodoxie.



Porrentruy au XIX<sup>e</sup> siècle. (Bibliothèque nationale suisse).

Annexe I

Bâle, octobre 1523.

Erasme de Rotterdam  
à Thiébaud Biétry, curé de la paroisse de Porrentruy

« Allez maintenant et attendez-vous à voir Erasme danser même sur la place publique, si vous lui en donnez l'ordre. Mais vous vous rappellerez que moins il se trouvera de gens pour approuver vos goûts, plus vous me serez redevable pour ma complaisance. A mon avis, vous courez le risque que la céleste Dame de Lorette n'exauce pas son chantre de Porrentruy. Paul ne condamne pas les hymnes, il ne condamne pas le chant, pourvu que celui qui chante de bouche le fasse aussi de cœur. Mais vous avez été appelé pour conduire les âmes, c'est-à-dire pour être pasteur. Si les bergers croyaient que les brebis s'engraissent de chant, ils ne feraient rien d'autre que chanter. Or, comme vous le constatez, ils les conduisent au pâturage, ils les ramènent et ne souffrent pas qu'elles aient faim au bercail. Il ne convient pas que des pâtres de brebis soient plus sages que des pasteurs d'âmes. Sortez, vous aussi et ramenez votre troupeau et vous trouverez des pâturages, l'évangile procurant la nourriture pour chacun et pour tous. Et ne dites pas : Je ne suis pas docteur en théologie. Cela même que Jésus nous a transmis, proposez-le en toute confiance au peuple et vous verrez qu'aujourd'hui aussi, avec quelques pains et moins encore de petits poissons, il est possible de nourrir des milliers de personnes. Bonne santé (*Bene vale*). »

Annexe II

Porrentruy, le 12 des calendes d'août  
(19 juillet) 1524.

Le très dévoué serviteur Thiébaud Biétry de Porrentruy  
à Désiré Erasme de Rotterdam, son très vénérable maître et ami

« Votre lettre m'a procuré un très grand plaisir et si Dieu veut, je viendrai vous voir aussitôt après la récolte de mes moissons, c'est-à-dire dans dix jours. Par ailleurs, ce que vous m'écrivez au sujet de l'affaire de Besançon (*de Bisontica indignatione*) m'étonne énormément. N'en soyez pas troublé ; il n'y a là manifestation qu'invention et fable. Peut-être qu'après notre départ ces gens formalistes, ces docteurs scholastiques toujours ennemis des belles-lettres,

et avec eux certains charlatans comme il s'en compte beaucoup, ont suscité ces rumeurs dans le peuple ; pour moi, je n'en fais absolument aucun cas. Donc, à notre arrivée à Besançon, comme cela se passe habituellement, les gens se sont aussitôt demandé qui et ce que vous étiez. Certains disaient : c'est un luthérien, d'autres le niaient, d'autres encore autre chose, comme il en alla du Christ ; et chacun défendait son avis. Quant à moi, j'en souriais. Très souvent interrogé par ces messieurs du chapitre et du Conseil, j'ai affirmé énergiquement que vous n'étiez pas un luthérien. Ils m'ont cru et vous ont comblé de grands honneurs ; ils vous en auraient accordé de plus grands encore si vous aviez pu rencontrer le Conseil. Beaucoup de choses dites par jeux sont parfois prises au sérieux à la faveur de sottises interprétations. Mais tout cela est vain et frivole. Aussi, très cher maître, ne vous torturez pas l'esprit pour si peu, mais vivez allégrement votre vénérable vieillesse, content, joyeux, épanoui. Si, de toute part, vous souffrez des jaloux, Jérôme et d'autres ont souffert les mêmes ennuis ; c'est même là un très heureux signe, car personne n'envie les gens de rien. Cependant, sachez qu'envers et contre tous en cette tempête et je parle sans fard, on vous tient pour le roi des lettres (*monarcha litterarum*).

Je suis extrêmement heureux — et je vous en félicite — de vous voir en faveur auprès du Souverain Pontife et le présent que vous en avez reçu me réjouit. J'aimerais que de ses trésors, il tirât pour moi non pas autant mais seulement la moitié d'un tel cadeau ; je pourrais alors réparer les dégâts de l'incendie. Saluez Froben de ma part et prenez bien soin de mon affaire, je vous en prie instamment. Ma mère aussi vous salue. Et maintenant, bonne santé. »

### *Annexe III*

Bâle, le 4 des nones de mai (4 mai) 1525.

Désiré Erasme de Rotterdam  
à Thiébaud Biétry, curé de la paroisse de Porrentruy

« Voilà tant de fois que je fais des folies pour vous, mon ami Biétry, et je crois que sur votre ordre, j'irais conduire le bal sur la place publique ou danser la danse du Cyclope. En revanche, je ne puis obtenir de toi que, de chantre à l'ancienne (*ex vetere psalta*) vous deveniez un homme d'Eglise nouveau. En tous lieux, des musiciens de tout genre sur divers instruments importunent la très sainte

Vierge, qui entend chaque jour les chœurs des anges et leurs chants sont un peu plus harmonieux que les nôtres, si je ne fais erreur. Mais il ne faut pas chercher ailleurs le fait que dans les villages et même en beaucoup de villes, on constate un tel vide chez les gens, une telle ignorance de la doctrine chrétienne. Ils entendent, certes, souvent le bruit des voix et des instruments, mais jamais ou très rarement la parole de l'évangile. Or c'est là finalement la musique capable d'extirper peu à peu de nous l'esprit du monde et de nous inculquer celui du Christ. Si Amphion exerça un tel pouvoir par les accents de son luth, si la lyre d'Orphée fut enchanteresse au point d'émouvoir les chênes et les rochers, combien plus puissante la harpe de David qui par ses accords avait coutume de chasser de Saül l'esprit mauvais ! Et combien plus efficace encore la lyre évangélique.

J'avoue qu'il remplit une part importante de ses obligations, l'homme d'Eglise qui brille aux yeux de ses ouailles par une vie chaste et sobre. Cependant — au reste, je n'ai rien à vous reprocher sur ce point et certains sont excusés, mon cher Thiébaud, qui compensent par une insigne sainteté de vie leur incapacité de prêcher, ne pouvant faire les deux choses. Si je puis m'exprimer ainsi, la vie a aussi son éloquence. C'est ainsi qu'était excusable Valérien, l'évêque d'Hippone qui, parlant une langue étrangère, avait confié à Augustin une demi-part de sa charge. Mais je ne souffrirai pas, moi, que capable d'assumer les deux choses, vous ne soyez pasteur qu'à demi. Finalement, la vraie manière de faire que la Vierge Mère estimera fleuri son jardin de Lorette, c'est que vous attiriez à l'amour de son Fils le plus d'âmes possible. Ce que vous faites sans doute depuis longtemps déjà et je vous y exhorte. »

#### *Annexe IV*

Porrentruy, le 5 des ides d'octobre  
(11 octobre) 1526.

Au très savant maître ès langue latine  
Désiré Erasme de Rotterdam, notre très vénérable ami  
à Bâle

« Je sens que je vous suis bien cher, très illustre Maître, moi que vous gratifiez de votre affection, toujours prêt à combler mes désirs. Vraiment, j'ai envers vous, une grande dette de reconnaissance et l'exprimer est au-dessus de mes possibilités. L'immortel sujet que



vous avez traité me cause assurément une joie immense ; il pourrait servir de texte modèle dans les écoles. Vous n'avez pas besoin de mes conseils, car, comme dit notre Jusellus, vous savez tout. Aussi, faites comme bon vous plaît. Néanmoins, si le texte pouvait être imprimé pour la prochaine foire de Bâle, j'en serais plus heureux encore.

J'ai transmis la lettre à l'archidiaque et j'ai écrit sans délai à notre Jusellus. Vous avez été bien généreux pour les secrétaires et les valets ; aussi font-ils de vous les plus grandes louanges. Je m'étonne de la déraison des rabbins et des Juifs. Mais quoi qu'ils puissent alléguer, vous en êtes aisément vainqueur avec l'Eglise, car vous n'êtes nullement en désaccord avec Elle. Je pense que c'est à cause de criminels de cette espèce que Dieu a permis le luthéranisme.

Enfin, je crains de vous casser la tête en vous importunant de mes fréquentes lettres. Mais je le fais de bon cœur et notre amitié (*familiaritas*) m'oblige, en ces temps de peste, à vous assurer de mon soutien filial, afin que chaque jour mieux portant et plus alerte, vous puissiez mener à bien ce que j'attends de vous. Ce que plaise à Dieu, Maître de toutes choses. Qu'Il daigne vous conserver en bonne santé, ainsi que Froben et les autres amis. Vous avez reconnu votre Biétry.

## *Annexe V*

### Début du sermon d'Erasmus pour la messe en l'honneur de Notre-Dame de Lorette

« J'ai peine à exprimer la joie qui emplit mon cœur, frères et sœurs très chers dans le Christ, à vous voir réunis si nombreux et dans une telle allégresse en cette solennité de la Vierge. Cette affection pour la Mère est un acte de piété envers le Fils. La coutume héritée des anciens veut qu'un jour de fête soit marqué par un repas plus somptueux. Fasse le ciel que moi, votre père et pasteur, je puisse, à l'intention de mes enfants et mes ouailles dans le Seigneur, tirer du très riche trésor des Saintes Ecritures l'aliment non périssable qui nourrit et fortifie pour la vie éternelle, le vin spirituel qui remplisse vos cœurs d'une sainte ivresse ; de sorte que même au milieu des misères de ce monde, vous ne cessiez de chanter et de louer Dieu dont la gloire se manifeste dans tous ses élus, mais tout

particulièrement dans sa Mère. Aussi, d'une prière commune, invoquons le Saint-Esprit qui est descendu sur la Vierge Mère pour en faire le temple de la Divine Trinité et l'auteur en son sein de l'admirable enfantement qui nous a donné pour tous les siècles Jésus-Christ, le Sauveur attendu du monde entier.

Tout d'abord, vous n'ignorez pas que le culte envers la très sainte Vierge consiste en quatre choses : la louange, la vénération, l'invocation et l'imitation. La primauté du dernier de ces éléments est telle que sans lui, les autres sont sans valeur et qu'à lui seul, il les contient tous. Il a suffisamment loué, vénéré et invoqué Marie, celui qui fait ce qu'il peut pour imiter sa simplicité, sa pureté et sa modestie. Ils se fourvoient donc ceux qui adressent à Marie des louanges excessives et interminables, qui lui témoignent leur vénération par des cierges, des dons, des églises et des oratoires, ceux qui invoquent son aide par de longues et ostentatoires prières, sans même songer à imiter celle qu'ils célèbrent. D'où le risque pour eux d'entendre de la Vierge les paroles que, par le prophète, Dieu adressait aux Juifs : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi », ou encore ces paroles du Fils dans l'évangile : « Ce n'est pas celui qui me dit Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le Royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel. » Que votre premier souci, très chers frères, soit d'imiter dans la mesure du possible, dans votre conduite et votre vie, les vertus de Marie ; de peur qu'elle aussi ne dise de nous : « Ce peuple croit m'honorer par des chants, des accords de trompettes et de flûtes, par des cierges et des guirlandes de fleurs, mais son cœur en réalité est aux choses que nous avons en haine, mon Fils et moi, les richesses, les plaisirs, les jeux immoraux, le faste et l'orgueil. Ils me donnent la première place dans les églises et sur les autels, mais aucune dans leur cœur. Dans leurs chants, ils me disent : Reine de l'univers, Reine des anges, Toi notre vie, notre douceur, notre espérance. De toutes parts, on me salue sous les titres les plus honorifiques, mais ce n'est pas celui qui me dit : Souveraine, Souveraine, qui entrera dans le Royaume de mon Fils, mais ceux qui, imitant mon exemple, obéissent aux préceptes de Dieu, ceux qui comme moi attendent de mon Fils la grâce. » Ne croyons donc pas faire plaisir à la très sainte Vierge dans ces jeûnes par lesquels beaucoup pensent l'honorer à certains jours, pour boire plus copieusement le lendemain ; ou l'attendrir par des cantiques que certains chantent en étant, eux, perdus de convoitise et de vice ; ou se l'attacher par dons comme certains, tout souillés de fornication et d'adultère, croient pouvoir

le faire. Non pas que la Vierge très clémentine repousse les pécheurs ; ils cessent de l'être d'ailleurs, s'ils ont honte de leurs turpitudes et s'en repentent. Tout ce qui déplaît au Fils ne peut plaire à Marie. Je sais qu'en beaucoup de lieux on lui dédie des chapelles tendues de soie, ornées d'argent, d'or et de pierres précieuses, de sorte que ceux qui vont y vénérer la Vierge semblent y vénérer Mammon. Combien plus ferait-on plaisir à Marie, si l'on distribuait et dépensait ces richesses pour soulager les membres souffrants du Christ ; alors la Mère qui souffre avec le Fils est aussi soulagée avec Lui. Si l'on veut des images de la Vierge, qu'elle soit représentée telle que Dieu l'a aimée ; que ces représentations nous portent à l'imiter et pour cela que sur son visage, dans son attitude et dans ses vêtements resplendissent sa pureté, sa modestie et sa simplicité.

(La suite du sermon est un développement sur tout ce qui est imitable en Marie.)

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. Vautrey Louis, *Notices historiques sur les villes et les villages du Jura bernois*, Porrentruy 1863-1886, 6 vol. Voir vol. III, p. 54.

<sup>2</sup> Pour l'essentiel, le présent article est tiré de Allen S.P., *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami denuo recognitum et auctum*, Oxford, 1904 et suiv., 11 vol. Cf. vol. V (1522-1526), p. 15. Voir en annexe la traduction de deux lettres d'Erasme à Thiébaud Biétry et deux de celui-ci à Erasme. Une traduction française intégrale de ces lettres d'Erasme est en cours. Le vol. I a paru en 1971.

<sup>3</sup> Conc. Porrentruy à cette époque, cf. Kohler Xavier, *Porrentruy, sa vie religieuse et intellectuelle au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans les « Actes » de la Société jurassienne d'Emulation 1858, pp. 7-35 ; 169-173.

Conc. Christophe d'Utenheim et Nicolas de Diesbach, cf. *Helvetia Sacra*, Berne 1972, I, pp. 198 et 200.

<sup>4</sup> Les historiens du lieu, Vautrey, *Notices historiques*, I, II et III ; Quiquerez A., *Ville et château de Porrentruy*, Delémont 1870 ; Folletête Eugène, *La paroisse de Porrentruy et son église*, Porrentruy 1939.

<sup>5</sup> André Rais, *Livre d'or des familles du Jura*, Porrentruy I (1968), p. 191. Le curé Biétry et la messe de Lorette furent signalés pour la première fois en 1887 par le P. Louis-Antoine Folletête, capucin et définitéur de l'Ordre à Rome, au curé-doyen de Porrentruy Mgr Fidèle Chèvre. Le texte partiel de la messe envoyé de Rome était tiré de l'ouvrage cité sous note 24. Nous devons les textes des lettres d'Erasme et de Biétry à l'obligeance de M. le docteur Michel Gressot de Genève qui nous les avait signalés et qui nous envoya des photocopies, tandis que le P. André Marquis, des Archives du Vatican, nous procurait photocopie de la messe tirée de l'ouvrage cité sous ladite note.

<sup>6</sup> Il s'agit de la translation dans les Marches d'Ancône de la maison de Marie à Nazareth vers 1292-1295.

<sup>7</sup> Cf. annexe I.

<sup>8</sup> Allen, V, p. 616, lettre du 24.12.1524 à Léonard de Gruyères : « De confirmatione missae magna sedulitate tumultuatur Bietricius, at mihi res cordi non est et prestat hoc saeculo non dare ansam improbis tumultuandi. » Cette confirmation de l'archevêque de Besançon figure avec le texte de la messe dans l'ouvrage indiqué sous note 24.

<sup>9</sup> Cf. en annexe V, la traduction de la première page du sermon.

<sup>10</sup> Cf. annexe III.

<sup>11</sup> Sur Ferry Carondelet, fils de Jean, grand chancelier de Bourgogne sous Charles Quint, cf. Allen, V, p. 254 en note. Parmi les autres membres éminents du milieu humaniste de Besançon, correspondants d'Erasme, signalons en particulier François Bonvallot, trésorier du chapitre, Léonard de Gruyères, official du diocèse, Désiré Morel, official de l'archidiacre.

<sup>12</sup> Le voyage eut lieu entre le 15 ou 16 avril et la fin du mois ou le début du mois suivant. Erasme écrit le 14 avril : « Nos aliquot dies expatriamur in Burgundiam abstersuri situm quem diutino otio latebrisque contraximus. » (Allen, V/442) ; *ibid.*, une note de l'imprimeur Amerbach du 18 avril : « D. Erasmus animi oblectandi causa Borrendrudt concessit. »

<sup>13</sup> Cf. *Die Matrikel der Universität Basel*, 3 vol., Bâle 1951. Voir vol. I, p. 269. Des origines de l'université au passage de Bâle à la Réforme en 1529, cette haute école comptait toujours quelques étudiants originaires de Porrentruy ou de Delémont (sept de Porrentruy entre 1490 et 1512 par exemple, et davantage de Delémont dans le même temps). Les Ferriot étaient une famille de Porrentruy. Un des maîtres-bourgeois de l'époque était Henri Ferriot.

<sup>14</sup> Cf. annexe II. L'incendie auquel il est fait allusion est celui qui, parti du quartier des Malvoisins, anéantit une centaine de maisons le 8.10.1520 (Vautrey, *Notices* III/51.)

<sup>15</sup> Cf. Allen, V, p. 73 : « Nam si sine offensione loquar quae sentiam, satis miror quae sidera Magnum Erasmus eo deflexerint ut Virginem Beatam in Lauretum includeret, quae nos in caelis esse didicimus... Utinam lauretum mansisset apud fractos Italos ! »

<sup>16</sup> Cf. Allen, V, p. 411. Conc. le séjour à Besançon et la boutade d'Erasmus sur les vins de Bourgogne et du Rhin, voir A. Boutay, *Erasmus à Besançon*, dans « Mémoires » de l'Académie des sciences, des belles-lettres et des arts de Besançon, 1897, pp. 48-61.

<sup>17</sup> Cf. Allen V, p. 491, lettre du 13 juillet 1524.

<sup>18</sup> Cf. annexe IV.

<sup>19</sup> Cf. *Archiv. f. die Reformations-Geschichte*, Sol. 1868, p. 140.

<sup>20</sup> Sur Gilbert Cousin (avec nombreux renseignements sur Erasme, ses liens avec Besançon et le fameux voyage), cf. Lucien Febvre, *Un secrétaire d'Erasmus Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté*, Fontenay-aux-Roses, 1904, et aussi P.-A. Pidoux, *Un humaniste comtois Gilbert Cousin chanoine de Nozeroy secrétaire d'Erasmus*, Lons-le-Saulnier, 1910.

<sup>21</sup> Cf. Xavier Kohler, le travail signalé sous note 3 et du même, *De l'instruction publique à Porrentruy du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Porrentruy 1886, 26 p.

<sup>22</sup> Cf. Xavier Kohler, *Pierre Mathieu historiographe de France*, Porrentruy 1892, 32 p. (extrait du journal « Le Jura »).

<sup>23</sup> Sur la chapelle de Lorette à Porrentruy, cf. Vautrey, *Notices historiques*, III, pp. 257 et suiv.

<sup>24</sup> Martorelli, *Teatro istorico della Santa Casa Nazarena della B. Vergine Maria et sua ammirabile Traslazione in Loreto*, Roma 1733, 2 vol. Cf. vol II/110 : « ... e sino una penna eretica ne'paesi bassi si occupo a comporre una Liturgia per la messa propria della B. Vergine di Loreto, a richiesta d'un paroco della diocesi de Besanzone, che ne celebrava la festa nella sua chiesa. Qual Liturgia qui trascrivo, supponendo che in piu d'uno de'miei lettori sia per destarsi una curiosa voglia de leggerla, mentre non contiene in se cos'alcuna che punto partecipi dell' erronea credenza del suo autore. »